



LE  
SONGE  
D'ADAM

JOHN ETHAN PY

Du même auteur, aux Éditions de l'Homme Sans Nom

*Chesstomb*

*Le Miroir de Peter*

JOHN ETHAN PY

LE SONGE  
D'ADAM

Les Éditions de l'Homme Sans Nom

Collection dirigée par Dimitri Pawlowski

© Les Éditions de l'Homme Sans Nom 2011.  
Illustration de couverture : Magali Villeneuve  
ISBN : 978-2-918541-54-7

Les Éditions de l'Homme Sans Nom  
122, rue de Vincennes - 93100 Montreuil

E-mail : [contact@editions-hsn.com](mailto:contact@editions-hsn.com)  
[www.editions-hsn.com](http://www.editions-hsn.com)

Ce texte est dédié à ceux  
qui m'ont donné envie d'écrire :  
Stephen King, Graham Masterton,  
Umberto Eco, Michel Tournier.



Voll Verdienst, doch dichterisch,  
wohnet der Mensch auf dieser Erde.  
*Riche en mérite mais poétiquement pourtant,  
l'homme habite sur cette terre.*

FRIEDRICH HÖLDERLIN, *EN BLEU ADORABLE*

— *Mais alors, nous vivons dans un endroit  
abandonné de Dieu, dis-je, abattu.*  
— *Tu en as trouvé, toi, des endroits où Dieu se fût  
senti à son aise ? me demanda Guillaume en me toisant  
du haut de sa taille.*

UMBERTO ECO, *LE NOM DE LA ROSE*

## PROLOGUE

*La dernière lettre de Friedrich von Hardenberg,  
dit le poète Novalis*

*Ô Résurrection, tu suscites en moi une folle ivresse  
Et toi Christ tu es le Poète Suprême  
L'Axe universel qui réconcilie la Terre, la Chair et le Verbe  
Transfiguration de la créature humaine de Terre en Poème.*

« *Ces mots qui te sont tiens, Thomas, je te les emprunte* », écrivit le poète Friedrich von Hardenberg, dit Novalis, sur une feuille vierge. Il les relut, attendri.

Rongé par la phtisie, il vivait ses dernières heures d'existence. Pourtant, la conscience de la mort prochaine dont l'astre sombre s'acheminait lentement ne semblait pas l'inquiéter, ni même l'atteindre.

Assis à son écritoire jonchée de lettres, vêtu d'une chemise parcheminée par la sueur, il fut soudain pris d'un tel accès de toux qu'il eut l'impression que des ronces lui déchiraient les poumons. Il cracha dans une bassine à côté de lui et grimaça de dégoût en voyant la faïence marbrée de veines sanguines.

Il avait été réveillé très tôt par une quinte de toux douloureuse. Il faisait encore nuit noire et les sabots d'un fiacre passant dans la Kloserstraße tintaient en battements métalliques. Dressé dans son lit, les yeux tournés vers les ténèbres du plafond, comme en prière, Friedrich avait senti des mots profondément enracinés en lui implorer l'éclosion.

Il s'était alors levé, avait allumé plusieurs bougies, et s'était mis à son écritoire. Poussé par une frénésie dionysiaque, l'esprit grondant de liesse, c'est avec un sourire d'éternité sur les lèvres qu'il avait songé à ses premières phrases.

Friedrich reprit sa plume, et poursuivit.

*Et si, dans cette rêverie folle qui me prend, ce que j'ai toujours souhaité, réconcilier la Nature et Dieu par une Poésie Nouvelle, trouvait sa forme parfaite dans le Dieu Ressuscité, comme tu le suggères ? Ah ! Thomas ! Combien tu as vu juste ! Je ne puis que poursuivre sur tes propres idées.*

*Réconcilié parce que Ressuscité.*

*La résurrection serait cet état ultime, état de pure Poésie comme tu le dis, état où Dieu et sa Créature Originelle ne font définitivement plus qu'un.*

*Où Adam n'est plus Glèbe, mais de même nature poétique que le Père lui-même transfiguré par son Fils.*

*Ne serait-ce donc pas cette étrange alchimie que de longue date j'ai cherché à transcrire en puisant mon encre de la grande inspiratrice, la Nuit, et que tu as réussi, toi, à dire ?*

Le poète marqua une pause, trempa sa plume, épongea l'encre noire qui perlait au bout de la pointe, puis se remit à écrire.

*C'est à toi seul que je confie ces réflexions.*

*Vois-tu, Thomas, en cette heure où la nuit incertaine cède le pas à une aube diaphane, le doute m'assaille. Ton ami doute, et je sais que cela te fera sourire.*

*La résurrection doit être ce qui nous fait changer d'état, passer de terre douée de poésie que nous sommes au pur Verbe, à la pure Poésie qu'est Dieu. Oui, ce serait bien cela que j'aurai peut-être toujours tenté d'exprimer. C'est depuis que tu m'as parlé de l'Arbre et de*



*son pouvoir que cette idée a germé. Mais toi seul hélas en récolteras la moisson, car mes forces flétrissent.*

*L'image de l'Arbre m'obsède désormais. Il a fait croître en moi un espoir insensé. Il a fait se rencontrer les Dieux, la Mythologie et la Réalité pour les entrelacer et les confondre l'un à l'autre.*

*Notre séjour terrestre est mythique, il n'y a pas de réalité qui ne soit pas mystérieuse et dont nous n'ayons pas à nous initier pour en palper le Destin.*

*Par ma fenêtre du quatrième étage, je vois maintenant l'aube impérieuse conquérir les crêtes des montagnes et embraser les clochetons de la St. Marienkirche, et je songe à ces lieux où j'ai vécu, où j'ai écrit. Ces lieux où se sont tissés mon destin et mes mots, comme une seule et même étoffe. Et cette alchimie entre les deux est étrange, aussi impénétrable et obscure que les ténèbres ; c'est un palimpseste indéchiffrable, où je vois sourdre les lieux sous les œuvres.*

*Ludwig Tieck est arrivé l'avant-veille au soir pour me voir. Nous avons parlé de mon roman Henri d'Ofterdingen que je n'ai pas terminé.*

*Tes dernières recherches concernant l'Arbre et tes dessins à l'encre m'ont inspiré des lignes que j'aimerais intégrer à Henri et que tu sauras reconnaître si le livre paraît un jour. J'avoue ne plus avoir beaucoup de temps en ce moment, la fièvre me laisse peu de répit et les quintes de toux me font souffrir le martyre. Pourtant, ce que tu m'annonçais dans ton dernier pli a empli mon âme et mon cœur d'espoir, et je te remercie de m'avoir fait parvenir le texte de la légende que je ne possédais toujours pas.*

*Le temps me manque hélas et éclipse toutes les pensées qui ne vont pas à l'Arbre ou à ma chère S. Julie est une femme exquise, bien sûr, et je bénis le ciel de me l'avoir fait rencontrer. Je l'aime énormément et elle a su accepter mon deuil sans ombrage. Je lui dois tout mon équilibre depuis la mort de S. Mais combien j'eusse aimé t'avoir rencontré plus tôt, nous aurions peut-être pu faire quelque chose pour ma douce S. J'ai entendu parler de l'Arbre trop tard, et le temps qui passe me fait regretter plus amèrement encore nos vaines investigations.*

*C'est pourquoi, mon cher Thomas, tu es mon seul espoir. Jamais je ne verrai l'Arbre de mes propres yeux. Jamais je n'aurai ta chance, et c'est pourquoi, ami, je te conjure de poursuivre tes recherches.*

*Pour l'amour de moi, pour le souvenir de ma chère S, trouve l'Arbre, je t'en prie, trouve-le.*

*Oui, je te le répète, trouve l'Arbre, cet Arbre des Morts dont tu me parles et qui a enflammé mon imagination, trouve l'Arbre des Morts. Fais cela en mémoire de ma S que tu n'as pas connue mais qui aurait enchanté ton cœur, et fais cela en mémoire de moi.*

*Adieu, mon bon ami, adieu.*

Friedrich écrivit la date, 25 mars 1801 à Weißenfels, relut sa lettre, imprima le buvard sur la feuille et referma le pli, qu'il cacheta. Il fit fondre la cire rougeâtre, et de son sceau marqua la coulée encore chaude. Il rédigea l'adresse :

*À Thomas Johannes Köppler  
Hôtel du Serpelet  
Göttenberg*

Le poète fit cela avec empressement, car une nouvelle crise grondait dans sa poitrine. Il inspira douloureusement et sa respiration résonna comme le bruit d'un couteau qui racle une écorce. La crise finit miraculeusement par passer, et le jeune poète décida, en observant les éclats de rose qui coloraient le ciel où paissaient quelques nuages ourlés de plomb, qu'il était temps de profiter du matin avec les personnes qui l'entouraient.

### *L'étrange animal*

Il commençait à regretter amèrement cette partie de chasse nocturne.

Les mains crispées sur son fusil à lunette, son blouson fourré remonté jusque sous le menton, Günter écoutait le bruit que faisaient ses deux compagnons de chasse : les branches qui cassaient sur leur passage et les épines qui crépitaient sous leurs pas. Klaus tenait son épagneul en laisse et il entendait le halètement rauque de l'animal qui tirait sur sa laisse à la limite de l'étranglement.

Ils étaient munis de puissantes lampes torches, dont les faisceaux formaient de larges cercles de lumière blanche sur la masse des sapins. Günter s'arrêta une seconde, réprima un frisson et scruta le paysage qui s'étendait devant eux.

Ils étaient cernés par les sapins. Une brume épaisse s'était levée et se déchirait par lambeaux entre les troncs et sur le sentier qu'ils suivaient.

— On devrait peut-être rebrousser chemin.

— Ta gueule, répliqua Klaus, ses yeux roulant dans ses orbites, comme fous.

Günter avait insisté pour partir quelques heures avant l'aube et d'ici à une heure à peine les premiers rayons du soleil feraient leur apparition. Pourtant il ne se sentait pas rassuré et serra plus fort son fusil. Depuis plus d'une heure, ils traquaient une proie, mais Günter ne parvenait pas à savoir quel était le but exact de cette chasse. L'animal les avait entraînés au plus profond de la forêt, là où elle était la plus épaisse et la plus hostile, et Günter se demanda un instant si la bête ne l'avait pas fait volontairement. À cet endroit, les sapins étaient plus denses et la lumière de la lune ne perçait plus guère que par intermittences, ce qui rendait la forêt plus effrayante encore.

Une branche s'accrocha à son blouson ; Günter sursauta et réprima un cri.

Hans et Klaus cheminaient non loin de lui entre les sapins. Les insectes nocturnes stridulaient et Günter ne put s'empêcher de frissonner. Il tint plus fermement son fusil et remonta le col de son blouson fourré.

— Vous êtes sûrs qu'on n'a pas perdu sa trace ?

Klaus lui jeta un regard féroce ; l'épagneul humait l'air et émettait de petits jappements excités.

— Certainement pas, elle n'est plus très loin maintenant, le flair de Fluk est infallible, dit-il en caressant la tête de l'animal.

— J'avoue aussi que toute cette poursuite me semble un peu inutile, lança Hans de l'autre côté.

C'était un homme corpulent aux allures de nounours, le visage dévoré par une barbe noire. Il avait posé son fusil sur le sol et s'en servait comme d'une canne.

— Si tu avais perdu ton frère dans cette forêt, tu ne trouverais pas cela inutile, siffla Klaus.

Il était physiquement tout le contraire de Hans. Très haut et très fin, il ressemblait à un pantin. Une chapka vissée sur son crâne et ses grands yeux clairs lui donnaient l'air d'un aliéné évadé d'un asile.

Ce qu'il était presque, songea Günter. Surtout depuis la disparition de son frère. Tout le monde s'accordait à dire que Brüs avait disparu – d'aucuns pensaient qu'il avait mis une fille enceinte et aurait failli à ses responsabilités paternelles –, mais il en allait tout autrement selon Klaus.

Celui-ci était persuadé qu'un animal avait tué son frère lors d'une randonnée en pleine forêt. Lui et les autres aussi. Car Brüs n'était pas le seul à avoir disparu. En fait, Klaus ne parlait pas vraiment d'animal, il utilisait plutôt le terme « créature » et personne ne savait exactement ce qu'il entendait par là. Depuis qu'on avait clos l'affaire et que les recherches avaient été abandonnées par la police, Klaus n'avait plus eu qu'une idée : retrouver la créature qui avait tué son frère et ramener sa tête comme trophée.

La brume n'en finissait pas d'épaissir. Elle formait maintenant une nappe homogène et diffuse dont l'humidité commençait à pénétrer leurs vêtements. Hans, à quelques pas de lui, se racla la gorge et cracha au sol.

— Je crois qu'il y a quelque chose plus loin, dans les fourrés, lui chuchota Klaus en tirant la laisse de son épagneul.

Günter assura sa prise sur la gâchette de son fusil, et essuya ses mains moites sur son jean. Hans, de son côté, était prêt à épauler et à tirer, lorsqu'il entendit un bruit de branche qui se casse et de sol que l'on foule. C'était gros. Énorme, même. Peut-être un cerf ou un ours. L'animal ne semblait pas les avoir repérés, et fonçait droit sur eux. Fluk émettait des jappements et tirait frénétiquement sur sa laisse.

À pas rapides, ils progressèrent sur une bonne vingtaine de mètres, les faisceaux des torches tressautant dans la brume, puis ils firent halte.

Günter avança encore de quelques pas. Sa torche éclairait parfaitement les arbres. Devant lui, le sentier faisait une boucle et les sapins formaient un mur végétal aussi épineux qu'un oursin. Il vit Klaus passer devant lui tout en retenant Fluk qui tirait sur sa laisse comme un forcené. Le chien se mit alors en arrêt, les oreilles dressées et la queue tendue.

Il n'y avait plus aucun bruit. Même les insectes s'étaient tus. Günter déglutit difficilement. Le sentiment de peur latente qu'ils avaient tous éprouvé depuis le début de leur traque parvenait à son paroxysme maintenant qu'ils se rendaient compte qu'ils avaient cheminé au-delà des sentiers connus et fréquentés. Ils étaient désormais les proies de la forêt.

### *L'autopsie du docteur Mann*

— Je sais que Hans et Klaus étaient de parfaits crétins, inspecteur Eisenmann. Ils savaient tout faire pour se faire détester, mais de là à les massacrer, vous admettez qu'il y a une limite.

Rémi Tautman, les cheveux grisonnants et les yeux clairs, se gratta la tête d'un air désespéré. Le froid qui régnait dans la morgue l'empêchait de se concentrer.

— Mais en tant qu'ancien flic, vous en pensez quoi, mon père ? demanda Eisenmann.

L'inspecteur était un gaillard d'un mètre quatre-vingt-dix, chauve, avec des lunettes rondes et un pardessus gris. Il tenait un carnet dans sa main et prenait des notes. Le policier dévisagea le père Tautman, qui restait silencieux, puis se tourna vers la jeune légiste qui les accompagnait et procédait à l'autopsie des cadavres.

— Et vous, docteur Mann, vous en pensez quoi ?

Les corps des deux chasseurs étaient étendus sur des planches en inox tout droit sorties des compartiments réfrigérés. On avait baissé la toile jusqu'aux mollets, révélant ainsi les blessures. Fiona Mann baissa le masque qui couvrait son visage et eut un regard pensif, le temps de choisir ses mots. Ses mains étaient fines et longues, des mains de pianiste.

— Un tel massacre n'a rien d'humain, si vous voulez mon avis.

— Expliquez-vous, demanda Eisenmann.

— Il y a un cas où cela ne fait aucun doute, reprit la jeune femme en désignant le cadavre de Hans Rumsfeld. Celui-ci a reçu un puissant coup de sabots dans le dos et a été projeté contre quelque chose, sûrement un tronc d'arbre. Les traces que

vous voyez sur son visage sont celles qu'a laissées l'écorce. Il a dû mourir d'une hémorragie cérébrale une heure tout au plus après le choc.

— Et vous savez par quel type de sabots il a été heurté ?

— Oui, ce sont ceux d'un cerf.

La jeune femme marqua une pause, comme si elle hésitait.

— La seule chose qui puisse paraître étrange, c'est la disposition de ces sabots et leur forme.

— C'est-à-dire ?

Eisenmann nota ce détail dans son carnet tandis que la jeune femme enlevait la toile qui recouvrait le bas du corps.

— Vous voulez bien m'aider à le retourner ?

Lorsque le cadavre fut sur le ventre, la jeune femme désigna deux hématomes juste en dessous des omoplates. Dans la boursouflure, on distinguait nettement deux traces violettes échancrées, en forme de « V ». Chaque trace était encadrée par trois trous plus profonds qui avaient percé la chair.

— Voilà. Les deux surfaces accolées sont clairement les traces des sabots d'un cervidé. On les trouve parfois sur des gardiens de réserve ou des chasseurs qui se sont trouvés en mauvaise posture avec un cerf.

— Ça arrive souvent ? demanda Eisenmann.

— Non, c'est plutôt rarissime, mais nous savons à quoi ça ressemble. Le plus étrange, c'est plutôt leur forme. Voyez, celles-ci ont les pointes tournées vers le haut, ce qui indique que ce ne sont pas des pattes postérieures qui ont frappé le corps, et c'est tout de même assez problématique.

Eisenmann fronça les sourcils, attendant une explication. Fiona fit une grimace exaspérée.

— Cet homme a été frappé par les pattes antérieures de l'animal, les pattes de devant si vous préférez, celles-ci..., fit la jeune femme en montrant ses bras. Ce qui est quasiment impossible. De plus, le choc a dû être d'une extrême violence pour laisser des marques aussi visibles, et je ne connais aucun animal qui aurait pu faire cela avec ses pattes antérieures, même un cerf.

— Ah...

Eisenmann nota ce détail dans son carnet.

— Mais là n'est pas le plus étonnant : les trois autres traces

qui accompagnent chaque coup ressemblent en fait aux marques que laisseraient des serres de rapace.

Cette fois Eisenmann ne dit rien et regarda attentivement les trous que montrait la jeune femme, à peine écartés de quelques millimètres des deux ecchymoses.

— Ce qui n'est pas banal, c'est surtout le fait que ces trois meurtrissures appartiennent à la même patte que celle qui a fait ces marques.

— Vous en concluez quoi ? demanda Rémi Tautman.

— Eh bien, votre cerf devait avoir une malformation des sabots, comme une sorte d'excroissance, de griffes ou quelque chose de cet ordre.

— C'est possible ?

La lumière zénithale des néons formait des ombres longues et marquées sur le visage de la jeune femme, ce qui lui donnait un air sévère malgré la douceur de ses traits.

— Hypothétiquement, tout est possible. Nous avons chez les humains des malformations qui relèvent de véritables extravagances de la nature. Alors un cerf dont les sabots seraient pourvus de griffes... Je m'interroge surtout sur la cohérence de cette malformation.

Il y eut un long silence durant lequel chacun médita cette dernière phrase.

— Et celui-là ? demanda Eisenmann en désignant l'autre cadavre.

La peau avait une teinte bleuâtre. Tout le torse n'était qu'une plaie à vif couverte de sillons plus ou moins profonds et dont certains atteignaient l'os. S'il ne s'était pas agi d'un cas probable d'homicide, l'inspecteur Eisenmann aurait presque trouvé que ce corps avait l'allure de ces planches d'anatomie peintes qui représentaient des écorchés. Il en émanait une certaine beauté que lui seul semblait goûter. Fiona fit une moue dégoûtée.

— Celui-là... C'est là que je suis le plus surprise.

Rémi Tautman fronça les sourcils. Il écoutait les explications du docteur avec gravité et tentait de se figurer ce qui avait pu arriver aux malheureux chasseurs.

— Pourquoi cela ? s'étonna-t-il.

— Eh bien, je ne suis pas bien sûre, mais... regardez ça. (Son doigt désigna les pectoraux et le ventre du cadavre. Les

chairs avaient commencé à sécher et tournaient au violet sombre.) On dirait qu'on a mis une tondeuse à gazon sur le torse de ce type et qu'on l'a allumée juste pour voir ce que ça faisait. Mais le plus fou, c'est que ce ne sont pas des lames qui ont fait ça ou les entailles sur le visage.

Fiona prit un scalpel et avec précaution écarta un morceau de joue pendante qui révéla les dents.

— Vous voyez ça ? On dirait que c'est un rapace qui s'est abattu sur ce type et lui a lacéré le visage.

— Et alors, où voulez-vous en venir ? fit Eisenmann avec une pointe d'agacement. Ce n'est pas une arme blanche ?

— Non, j'ai fait des prélèvements. C'est la même chose que ce qui a fait ces trois trous dans le dos de son camarade d'infortune.

Eisenmann en resta bouche bée, son crayon dressé dans sa main.

— Vous voulez dire que ce sont les sabots d'un cerf qui ont fait ça ? Bon sang, regardez par vous-même, c'est comme si on s'était acharné sur ce pauvre type pour le mettre dans cet état. Un simple animal n'aurait jamais eu cette sauvagerie.

La jeune femme écarta une mèche de cheveux noirs de son front et la replaça sous son bonnet.

— Je m'y connais en sauvagerie animale, inspecteur, rétorqua-t-elle sèchement. Et j'ai vu des blessures commises par un sanglier presque aussi impressionnantes que celles-ci ; ne croyez pas que les animaux ne soient pas capables de cruauté ou d'acharnement sur leur victime. Je sais que cela paraît aberrant, mais je ne plaisante pas.

Les deux hommes regardèrent le cadavre et les plaies immondes qui parcouraient le corps. Frédéric Eisenmann fit une grimace sceptique, puis rangea son carnet.

— Bien, merci, docteur, pour ces éclaircissements.

Et ils quittèrent la morgue.

\*\*\*

Le soleil émettait une lumière pâle qui perçait à peine les nuages et baignait la ville dans une atmosphère maussade. Au-dessus des toitures émergeait la masse sombre de la forêt qui



s'élevait dans la montagne et dominait la ville. Rémi Tautman y jeta un regard inquiet alors qu'ils se dirigeaient vers la voiture de fonction d'Eisenmann.

— Et Günter, que lui est-il arrivé ? J'ai entendu dire qu'il était bon pour l'asile.

— Oui, c'est à peu près cela. Il a réussi à s'enfuir, il est le seul témoin de ce qui s'est passé.

— Et que dit-il ?

Eisenmann haussa les épaules. Il enfonça les mains dans les poches de son pardessus. Son visage trahissait une certaine fatigue, et de la lassitude.

— Son histoire est tout sauf claire, il dit qu'ils ont été attaqués par une « créature » qui « avait l'air » d'un cerf, ce que confirmerait l'autopsie. Mais ses propos sont confus, il est complètement délirant. Impossible de tirer quelque chose de sensé de ce qu'il raconte.

Rémi Tautman regarda à nouveau en direction de la forêt. L'expression de son visage avait changé, et il paraissait préoccupé.

— Des plaisantins qui se seraient déguisés ?

— Oui, j'y ai pensé aussi, c'est pour cela que je songeais à un meurtre, mais vous avez entendu le docteur. Si c'est un cerf ou un autre animal, alors il s'agit d'un simple accident de chasse. Et encore, cette fois-ci, nous avons de la chance, ajouta Eisenmann.

— Pourquoi ?

— Parce que nous avons retrouvé les corps... Concernant les autres disparitions, nous ne savons toujours rien.

— Et combien de personnes ont disparu ?

— Neuf. C'étaient tous des chasseurs ou des randonneurs, ou les deux. Vous savez comme moi qu'il n'est pas facile d'organiser des battues ou des recherches dans la forêt.

Rémi hocha la tête. Il connaissait bien le terrain pour l'avoir lui-même longuement arpenté.

— En tant que religieux, vous y croyez, vous, à tout ce qu'on raconte sur cette partie de la Forêt-Noire ?

La question d'Eisenmann était étrange, comme si la croyance pouvait avoir son poids pour le convaincre.

— Vous voulez dire tous les contes et légendes qu'on nous raconte depuis qu'on est gosses ?

— Non, pas ça. Je pensais surtout aux dernières rumeurs dont on entend parler dans la région depuis une dizaine d'années, à propos de ces disparitions étranges. Lorsque vous étiez en service, vous avez eu vous aussi ce genre de cas.

— En effet, mais je ne suis pas bien sûr de vous suivre, inspecteur.

— Tout ce qu'on raconte sur des créatures étranges qui hanteraient la forêt et qui seraient responsables de ces disparitions. On raconte même que certains chasseurs auraient de ces animaux chez eux, empaillés.

Rémi Tautman connaissait Frédéric Eisenmann depuis son entrée dans le service. Il l'avait pour ainsi dire formé au métier et l'inspecteur n'avait jamais eu la réputation d'être un homme crédule. Pourtant, depuis le début de leur conversation, Rémi avait vu le doute s'immiscer en lui.

— Je ne suis pas bien certain que de telles créatures existent, et encore moins des cerfs anthropomorphes. Et si c'était le cas, je crois qu'il serait temps de remettre en question notre foi en Dieu.

Eisenmann se rendait régulièrement au temple, et ce dernier argument fit basculer son avis.

— Vous avez sans doute raison, mon père. Nous avons dans ce cas un nouvel accident de chasse sur les bras.

## *Les archives de Göttenberg*

Archiviste de la bibliothèque de Göttenberg, Franz Herbert, emmitoufflé dans un gros anorak, traversa la grande place pavée d'un bon pas et se dirigea vers son lieu de travail. Neuf heures sonnèrent au beffroi de la petite bourgade endormie et encore plongée dans les brumes matinales.

La bibliothèque, cernée par des maisons à colombages, était une ancienne église abbatiale qui avait été reconvertie et totalement réaménagée.

Franz inspira l'air froid et pénétra dans l'édifice.

L'intérieur avait été restructuré en plusieurs niveaux et

un rez-de-chaussée avait été aménagé et fermé. C'était là que les archives étaient entreposées.

Comme chaque matin après avoir traversé le sas qui isolait les archives du reste de la structure, afin de les préserver de l'air extérieur, Franz ouvrit cérémonieusement la porte de ce vaste univers.

Franz aimait les archives.

Il y avait quelque chose en elles de vaste et de fascinant, qui conférait presque au cosmique, et qui tenait, selon lui, au fait qu'elles avaient un lien profond avec la vérité. La vérité du monde. Elles en étaient les pourvoyeuses, et témoignaient de son exacte réalité. Elles étaient un pilier qui maintenait la cohérence du monde et sa logique.

Et lui était le satellite qui gravitait dans cet univers.

Il alluma les ampoules de l'entrée, autant de soleils blafards, et jeta un regard attentif sur l'alternance de rayonnages industriels et de piliers qui s'étendait dans une obscurité épaisse sur toute la surface de la nef et se perdait au fond dans le déambulatoire.

Entreposer ces archives ici, dans une église, lui avait toujours paru être la meilleure solution. L'église était selon lui le seul lieu digne d'accueillir de telles richesses, et même l'unique lieu capable de faire surgir ce qui les unissait les unes aux autres. Car il y avait entre les archives et l'église un rapport consanguin : l'écriture. L'écriture, c'était ce sang d'encre dont la vérité était faite, qu'on l'écrive avec un petit « é » ou un grand. Ce qui était écrit était la seule vérité, la seule réalité. Et l'église était par essence le lieu de l'écriture.

Placer ces archives ici, c'était symboliquement admettre que les Écritures trouvaient leur continuation dans les écritures humaines. Les unes cédant le pas aux autres pour continuer l'œuvre de vérité et rendre compte de l'Histoire Sainte et de l'Histoire du monde, selon une même origine, Dieu.

« *Les archives sont la preuve irréfutable de l'existence de Dieu et la preuve que notre monde s'achemine bien vers lui* », aimait-il répéter lors de ses discussions avec ses collègues. C'était sa phrase fétiche. Cette sentence, il se la répétait justement tandis qu'il sortait une règle de sa poche et s'apprêtait à faire sa tournée d'inspection.

Il alluma une autre lignée d'ampoules et, dans la lumière rasante et crue, posa la règle sur la tranche des cartons pour

vérifier que leur alignement n'avait subi aucun déplacement. Cette auscultation millimétrique qui garantissait l'alignement des documents garantissait par là même à ses yeux le bon fonctionnement des archives, et trouvait sa résonance dans la juste organisation du monde. Une fois son inspection faite, Franz, rassuré, considérait alors que tout était à sa place dans l'univers selon la volonté de Dieu, les hommes, les animaux, les arbres, les plantes et les archives.

Or, ce matin, alors qu'il s'approchait des rayonnages du milieu, un détail le frappa. Un détail infime, mais qui attira l'attention de son œil expert.

Là, dans l'alignement des archives qui passaient de la lettre « M » à la lettre « N » – de « Mythologie » à « Nature » –, la lumière, au lieu de glisser parfaitement sur les faces soyeuses des cartons, était accrochée par une légère saillie et formait une ombre. Cela tenait à un relief de quelques millimètres, mais ce n'était pas normal. Pas dans la logique cosmogonique de Franz.

Il eut soudain un mauvais pressentiment ; son cœur fit un bond dans sa poitrine et se mit à battre la chamade. L'archiviste se dirigea vers le rayonnage en question, et, à mesure qu'il se rapprochait de la saillie du carton, l'ombre lui semblait toujours plus considérable. La tranche était décalée par rapport aux autres, dépassant légèrement.

Franz, en tremblant, fit délicatement glisser le carton.

Il avait déjà entendu parler de vols dans des archives nationales. Cela pouvait arriver, et, en général, cela n'intéressait pas l'opinion publique, à peine cela suffisait-il pour une anecdote dans le journal télévisé du soir. Un vol d'archives, qui cela pouvait-il passionner ? La plupart du temps, d'ailleurs, quelques feuilles seulement disparaissaient, et le cas arrivait à peine à intéresser la police.

Franz Herbert sentit le souffle lui manquer. Le carton qu'il avait sous les yeux était misérablement vide : un pan entier avait totalement disparu. Ce grand trou noir devant lui contenait autrefois tout ce que possédaient les archives de Göttenberg du poète Novalis.

Frédéric Eisenmann patrouillait dans les hauteurs de Göttenberg, là où la ville présentait le plus de vestiges, lorsque sa radio grésilla. Une voix métallique lui annonça qu'un vol venait d'être commis à la bibliothèque, au niveau des archives. Il décrocha le micro et appuya sur le bouton de communication.

— Qu'est-ce qui a été volé exactement ?

Il stoppa sa Volvo et monta le volume de sa radio.

— Des documents, inspecteurs. Sur un poète, je crois. Un certain Novalis.

— Novalis ? Le poète ?

— Sûrement, inspecteur, je ne sais pas. Je préviens que vous vous rendez sur les lieux ?

— Oui, allez-y, j'y suis dans deux minutes.

Sur place régnait une atmosphère tout électrique. La bibliothèque avait été fermée au public. Les bibliothécaires et le directeur étaient tous réunis devant la porte des archives et l'archiviste avait l'air catastrophé.

— Ah, vous voilà, inspecteur, fit Hermann Brödy, le directeur.

— Je ne suis pas le sauveur...

Sa plaisanterie fut accueillie avec un silence glacé. Eisenmann recouvra de suite son sérieux et scruta chaque personne comme s'il se fût agi du coupable, une technique qu'il éprouvait à chaque fois qu'il ne maîtrisait plus une situation, et qui se révélait parfaitement efficace. Chaque bibliothécaire baissa les yeux, Franz Herbert se calma, et Hermann Brödy se racla la gorge d'un air gêné. Eisenmann fut satisfait du résultat et garda cet air austère pour commencer son interrogatoire.

\*\*\*

Rémi Tautman se faisait un café lorsqu'il apprit la nouvelle. Debout devant son vieux percolateur, il attendait que l'eau ait suffisamment chauffé pour lancer la machine. Depuis plusieurs

semaines, sa radio restait branchée sur les fréquences de la police. Comme une sorte d'étrange pressentiment.

Lorsqu'il entendit la voix métallique annoncer le vol des archives à la bibliothèque, il sortit une bouteille d'antique liqueur de prune et en versa une bonne rasade dans son café brûlant. Tasse à la main, en proie à une soudaine nervosité, il déambula quelques instants dans le salon, répandant dans son sillage le parfum fruité et amer de la liqueur mélangée au café. Il parcourait des yeux les rangées de livres qui tapissaient les murs de son appartement. Quand il entendit le nom de Novalis, il tressaillit.

*Ça y est... ils ont trouvé...*

Il but une gorgée qui lui brûla la gorge puis alla à la fenêtre où il écarta les rideaux. D'ici, il apercevait sur les hauteurs la lisière de la forêt. Les sapins avaient une teinte sombre, presque grisâtre, leur masse impénétrable s'étendait comme une aile sombre au-dessus de la ville.

Depuis qu'il avait appris la mort des deux chasseurs, Rémi avait senti un désagréable pressentiment grandir en lui. Sa grand-mère lui avait autrefois parlé de ce qui sommeillait au plus profond de la Forêt-Noire. Il savait aussi qu'il existait dans la bibliothèque de Göttenberg des documents rares et précieux, des documents capables de susciter certaines forces. Maintenant, il lui semblait que les pièces d'un terrifiant puzzle se mettaient en place les unes après les autres.

## PREMIÈRE PARTIE

*Mon univers était brisé,  
Comme habité d'un ver rongeur,  
Mon cœur se fanait en sa fleur ;  
Tout de ma vie, et mes espoirs  
Tout gisait au fond d'une tombe,  
Et je restais, moi, pour souffrir.*

NOVALIS, *CHANT RELIGIEUX IV*





1  
LE CERF

*On entend souvent dire que la carte de la Terre ne comprend plus aucune zone blanche, que notre planète se trouve désormais explorée, fouillée, recensée, et que c'est bien triste parce que la découverte et l'aventure sont devenues impossibles.*

MICHEL TOURNIER, *MON ŒUF ET MOI*

*Les routes de la Forêt-Noire*

Le Range Rover sillonnait les routes de la Haute Forêt-Noire depuis maintenant deux heures. Des sapins se dressaient de leur haute stature par grappes sombres sur le bord de la route et à perte de vue devant le véhicule.

Ils s'étaient élevés dans les routes désertes des montagnes, si bien qu'on apercevait la vallée par intermittence à travers la masse touffue des arbres. Morgane ouvrit la fenêtre et passa la tête dehors. Elle inspira profondément et l'odeur forte des conifères emplît ses poumons.

— C'est fou ce que j'aime cette odeur de sève, pas toi, p'pa ?

Elle se retourna vers son père et retrouva un instant l'odeur fade de cuir et de plastique neuf de l'habitacle.

— Fais attention en passant la tête par la fenêtre, se contenta-t-il de répondre tout en gardant les yeux rivés sur la route.

Morgane rentra la tête et se laissa aller à la contemplation du paysage, pensive.

— Papa, pourquoi vous m'avez appelée Morgane ? fit-elle soudain en se tournant vers lui.

— Je te l'ai déjà raconté !

— Je sais, mais dis-le-moi encore.

— C'est ta mère qui a choisi car elle aimait beaucoup la légende de Morgane.

Le souvenir lointain de sa mère et des quelques photos qu'elle avait gardées d'elle se mêla aux images des sapins qui défilaient sous ses yeux tandis que les rayons du soleil déclinaient toujours plus sur les cimes, embrasant le ciel de teintes rougeoyantes.

Son père regardait la route devant lui, perdu dans ses souvenirs, lorsque Morgane l'interpella à nouveau.

— « Morgane », ça veut dire quoi, déjà ?

— Ça vient du latin *mori* et *gena* et ça veut dire « celle qui est née de la mer », mais je croyais que tu avais appris ça en cours.

— J'ai pas pris latin, j'ai pris grec, sur tes conseils, d'ailleurs, *papa*.

Et elle insista sur « papa » en lui faisant un large sourire.

— Et Morgane c'était qui, c'était une fée, non ? interrogea-t-elle d'un air innocent.

C'était un jeu avec son père : celui qui en saurait plus que l'autre. Hugo gagnait souvent, mais, sur la fée Morgane, elle était incollable.

— Tu le sais très bien, *Morgane*, c'est la reine d'Avalon.

— Oui, mais je parie que tu ne sais pas à quoi elle ressemble. En fait, elle me ressemble un peu.

— Tu veux dire que c'est toi qui lui ressembles.

— C'est pareil. Enfin, juste au début de sa vie. Elle a de longs cheveux noirs bleutés, un teint d'ivoire, comme moi, minauda l'adolescente en caressant ses cheveux. Elle est capable de créer de puissantes illusions et de se transformer en animal...

— Comme toi...

Morgane lui lança une bourrade dans les côtes.

— Eh, attention ! Je conduis !

Elle haussa les épaules.

— À la fin de sa vie, on dit qu'elle connaissait tant de choses que ses yeux aveugles étaient parcourus d'éclairs. Je suis sûre que tu ne savais pas tout ça, *papa*...

Morgane paraissait très fière d'elle, mais vit son père sourire en coin et se sentit énervée.

— Quoi, tu ne vas pas me dire que... ?

— Je crois qu'il y a une toute petite chose que tu ignores peut-être encore, fit-il d'un air narquois.

Morgane croisa les bras contre sa poitrine, vexée. Dehors, la masse des sapins défilait, dense et impénétrable.

— Son nom fut donné par des navigateurs italiens à un phénomène météorologique qui crée sur la mer des sortes de mirages, et qu'on appelle les « Fata Morgana ».

— C'est pénible, il y a toujours un truc que tu sais en plus que moi...

— Allons, un jour l'élève dépassera le maître..., lui sourit-il en lui ébouriffant les cheveux.

— Je ne suis pas ton élève, bougonna-t-elle en s'écartant de sa caresse. (Elle fronça les sourcils comme si elle cherchait quelque chose.) Et Avalon, c'est quoi, alors ? renchérit-elle avec un air malicieux.

— Cesse donc de me harceler, fit Hugo. Je te connais, tu vas finir par me piéger. Tu connais plus de choses que ton père sur ce sujet. Tu devrais avoir honte, jeune fille..., fit-il en riant.

— Et toi tu es un mauvais perdant, tu refuses de jouer.

— D'accord, d'accord, Avalon est une île légendaire celte. Elle n'est située sur aucune carte maritime et elle n'apparaît qu'aux yeux de ceux qui y sont destinés. Voilà, et c'est tout ce que je sais.

— Bravo, tu es très fort, papa, conclut Morgane en applaudissant son père, un grand sourire aux lèvres.

## *Dernier arrêt*

La forêt autour d'eux laissa soudain apparaître une grande trouée d'où ils dominaient la vallée. Apercevant un terrain plat sableux, Hugo tourna le volant et gara le Range Rover.

— Dernier arrêt avant notre arrivée, fit-il avant de sauter de la voiture.

Il fit quelques pas sur le terre-plein, se rapprochant d'une clôture barbelée, tandis que Morgane s'adossait à la voiture. Elle rabattit la capuche de son sweat-shirt rouge sur ses cheveux. Elle aurait seize ans cette année et, si sa crise d'adolescence ne s'était jusque-là pas trop manifestée, Hugo sentait que c'était maintenant

que sa fille semblait traverser sa plus grosse étape. Il détourna le regard sans lui faire de réflexion et le reporta sur le panorama.

Les vallons et la forêt se découpaient devant lui par étendues immenses où une brise légère faisait ondoyer l'herbe. Les ombres bleutées s'allongeaient dans le déclin du jour et le ciel avait pris une teinte cuivrée. Devant ce paysage, Hugo songea à la raison qui les avait conduits ici, lui et sa fille.

Il enseignait la littérature à l'université de Strasbourg depuis maintenant dix ans, mais, lassé, il avait décidé de devenir directeur de thèse et avait entrepris un doctorat de philosophie. Il venait d'obtenir un congé sabbatique d'un an, afin de terminer sa thèse d'habilitation. Pascal Mützer, son directeur et son ami, peut-être le seul qu'il ait jamais eu, lui avait conseillé de venir ici pour y finir son travail. La bibliothèque de Göttenberg abritait divers ouvrages qu'il devait absolument consulter, et cela nécessitait de rester sur place plusieurs mois.

Hugo s'était alors mis à la recherche d'une habitation et avait finalement trouvé la location d'un chalet en pleine forêt, non loin de la ville. Lui et sa fille avaient quitté Strasbourg en fin de matinée, après avoir lourdement chargé le Range Rover avec de nombreuses valises bourrées de livres qui disputaient l'espace aux vêtements, et avaient pris la route en direction de l'Allemagne.

C'est ainsi qu'ils s'étaient retrouvés, par un bel après-midi de septembre, dans les vallées de la fameuse *Schwarzwald*.

Pourtant, il y avait une autre raison à leur présence ici. Une raison plus intime, plus profonde et plus douloureuse.

Treize ans auparavant, Hugo Wagner avait perdu sa femme Mélanie, à peine deux ans après la naissance de Morgane. Suite à ce drame, il avait été pris d'une frénésie de travail, et s'était abîmé dans de nouvelles études pour oublier le décès. Avec un acharnement titanique, il avait fait un premier doctorat, de littérature, avait publié des essais, avait tenu des conférences, tout en élevant seul sa fille.

Depuis le décès de Mélanie, le souvenir de celle-ci ne l'avait jamais quitté et hantait régulièrement Hugo. Son image s'interposait à chacun de ses moments de joie, et il ne s'étonna pas qu'en cet instant où il se sentait presque heureux son cœur se serrât irrésistiblement dans sa poitrine. Il eut du mal à respirer et les larmes lui montèrent aux yeux.

Sachant ce qui lui arrivait, il murmura précipitamment, comme une incantation : « *Ils n'étaient pas loin d'atteindre la surface de la terre, ils touchaient au bord, lorsque, craignant qu'Eurydice ne lui échappe et impatient de la voir, son amoureux époux tourne les yeux et aussitôt elle est entraînée en arrière.* »

À ces accès de mélancolie, il avait trouvé une parade personnelle, comme une conjuration. Connaisseur et amoureux des lettres, il se récitait un texte jusqu'à ce que le souvenir ait disparu. Et c'était l'histoire d'Orphée qui s'était révélée la plus efficace, peut-être parce qu'Hugo avait vu dans les malheurs du personnage un curieux écho des siens.

*Ne fais pas comme Orphée, ne te retourne pas vers tes souvenirs, s'encouragea-t-il pour résister à la mélancolie qui reflétait en lui.* Il continua sa récitation, mais les souvenirs de Mélanie, toujours plus dévorants, toujours plus amers, continuaient de défiler dans son esprit en une macabre farandole. Il se sentit mal et se tourna vers Morgane. C'est alors qu'il eut un hoquet de stupeur.

— Mélanie ? articula-t-il, incrédule.

Mélanie se trouvait là devant lui, en chair et en os, vivante. Elle était habillée comme Morgane de ce même vêtement rouge et avait rabattu sa capuche sur sa tête pour se protéger du vent. Son visage, encadré par le fin liseré de sa chevelure d'ébène et le tissu pourpre, exprimait une infinie douceur. Légèrement penché sur le côté, empreint d'une sérénité sans âge et comme en prière, il se détachait sur le fond d'or du ciel. Mélanie tourna alors la tête vers lui et le dévisagea. Hugo tenta d'articuler une nouvelle phrase, mais n'y parvint pas. Il se rendit alors compte que ce n'était pas Mélanie qu'il avait devant lui, mais bien Morgane.

À cet instant précis, dans cette posture, l'image de la mère s'était superposée sur celle de la fille en une étrange épiphanie et Hugo, suffoqué, ferma les yeux, pensant qu'en les rouvrant l'image aurait disparu. Mais rien ne se produisit. Sa défunte épouse était toujours là, devant lui, rayonnant dans les traits de Morgane.

Il psalmodia avec ferveur : « En mourant pour la seconde fois, elle ne se plaint pas de son époux... elle lui adresse un adieu suprême, qui déjà ne peut qu'à peine parvenir à ses oreilles, et elle retombe à l'abîme d'où elle sortait. » Le visage de Mélanie s'évapora enfin. Hugo reprit une respiration normale, mais ne put

s'empêcher de penser avec amertume au plaisir qu'il aurait eu à partager cet instant avec sa femme.

— Tu crois que tu supporteras d'être ici pendant au moins dix mois ? articula-t-il difficilement à l'adresse de sa fille.

— Bien sûr papa, c'est trop beau ici. Dis, je peux faire quelques croquis ? demanda-t-elle en se dirigeant vers le coffre de la voiture et en l'ouvrant.

— Déjà ?

— Oui, tu sais que c'est important. Si je veux rentrer à Nicolas Ledoux l'an prochain, il faudra que je montre plein de carnets de croquis...

Morgane sortait déjà un bloc de son sac et quelques crayons aquarellables.

— D'accord, mais alors pas trop longtemps, hein ?

Hugo passa sa main sous la capuche pour l'écheveler, et elle secoua la tête en riant.

Elle se mit à dessiner. Régulièrement elle changeait d'endroit, dessinant soit le paysage devant elle soit la route et les sapins. Hugo jeta un coup d'œil par-dessus l'épaule de sa fille pour voir ce que cela donnait. Il y avait des traits partout, et parfois l'ensemble ne ressemblait à rien.

— Eh ! fit Morgane en lui donnant un coup d'épaule. J'ai horreur qu'on regarde ce que je fais...

— Ce n'est pas très ressemblant, la taquina son père.

Morgane haussa les épaules, et soupira bruyamment.

— Tu n'y connais rien, c'est de l'art...

— Et tu es sûre que c'est cela que tu vas présenter pour intégrer ton école ?

Morgane haussa à nouveau les épaules, ce qui rabattit un peu plus sa capuche sur ses cheveux, et changea de point de vue.

— Il ne faut plus traîner, dit Hugo alors qu'elle apportait les dernières touches à son croquis. Le soleil va bientôt se coucher et nous ne sommes pas encore arrivés.

Ils remontèrent dans la voiture et son père la nomma copilote de l'expédition. Morgane, excitée, inspecta les indications données par M. Waldstein, le propriétaire du chalet où ils devaient loger. Celui-ci se trouvait à Göttring, une sorte de lieu-dit.

L'adolescente fouilla dans la boîte à gants et se plongeait attentivement dans la lecture des cartes, suivant frileusement du bout du doigt le tracé des routes sinueuses. Le 4x4 repartit et suivit la petite route de montagne qui fut à nouveau engloutie dans l'épaisseur de la forêt.

### *La carte routière*

Les rayons du soleil déclinaient toujours plus sur les cimes et le ciel avait pris une teinte violacée qui annonçait la nuit.

Le Range Rover entama un long virage et, lorsqu'il en sortit, la route se séparait en deux axes. Hugo prit immédiatement par la voie la plus étroite, sur la gauche. Il leva le pied et Morgane constata que le bruit des pneus sur la chaussée n'était plus le doux frottement de la gomme sur le macadam, mais un crépitement de cailloux.

Morgane suivait les courbes compliquées du tracé de la route et tentait de se repérer. Pourtant, malgré toutes les indications, elle ne parvenait pas à situer où ils se trouvaient. Il s'écoula ainsi une bonne dizaine de minutes sans qu'elle trouve rien. Son père ne disait pas un mot, comme s'il attendait qu'elle se manifeste.

— Alors ? interrogea-t-il d'un ton où pointait déjà un peu d'agacement.

— Papa, tu peux me dire où nous sommes, là, ou bien par où nous sommes passés ? s'empressa-t-elle de répondre.

— Ton point de repère devrait être Titisee, tu te souviens, le lac...

— Ah, oui, ça y est, je vois...

Elle avait dit ça par pur réflexe. Mais elle ne voyait pas du tout. Elle repérait bien le lac, en effet, mais pas la route où ils se trouvaient.

— Et le numéro de la route où nous sommes, c'est quoi ?

— Je ne sais pas, nous avons quitté l'axe principal. Nous sommes sur une route secondaire.

Dès qu'elle avait eu huit ans, à chaque fois qu'ils prenaient la route, son père lui mettait une carte dans les mains. Morgane

savait parfaitement se repérer, et sur n'importe quel type de carte. Pourtant, malgré toute son acuité, elle ne parvenait pas à les localiser. La carte ressemblait à un tableau abstrait veiné de rouge et de jaune, où dominait une teinte vert pastel de moisissure. Les routes s'étendaient en longs méandres capricieux qui formaient une sorte de pieuvre aux mille tentacules. Morgane avait beau se forcer, tenter de remettre de l'ordre, rien n'y faisait. L'image de la pieuvre persistait.

— Alors, tu trouves où nous sommes ? insista Hugo.

— Je ne vois rien à part Feldberg.

— C'est une grosse ville, et nous en sommes assez loin. Il n'y a rien d'autre de marqué ? Regarde bien.

— Non, je t'assure, papa, je ne vois rien... Elle est nulle, cette carte...

Morgane faisait aller son doigt d'un point à un autre puis recommençait, sans se retrouver dans tout cet embrouillamini de lignes. Cinq autres minutes s'écoulèrent sans que son père dise rien. Elle le voyait consulter le compteur kilométrique et l'horloge de bord. Morgane prit alors l'initiative de consulter une autre carte, une carte d'état-major. Elle chercha systématiquement, avec logique. Il y avait bien le lac. Elle suivit la route par laquelle ils avaient quitté la ville, et ainsi sur plusieurs kilomètres. Son père avait ensuite pris à gauche. Morgane chercha le moindre chemin sur la gauche. Rien, pas même un chemin de randonnée, pas même un sentier vicinal. Elle relut le papier du logeur, en vain, désespérée. Son père conduisait à une allure modérée mais le crépitements des pneus l'assourdissait.

Hugo la rappela à l'ordre.

— Alors, tu trouves où nous sommes ?

Son silence fut un aveu.

— Enfin, c'est incroyable, je te demande de lire une carte, et tu n'es même pas capable de t'y retrouver.

— Mais j'y peux rien, moi, elles sont toutes nulles les cartes. Rien ne correspond, même sur celle d'état-major.

Morgane froissait nerveusement le papier tout en fixant la route.

— C'est impossible, tous les chemins sont marqués. Tu ne sais plus lire une carte...



La jeune fille fulmina.

— C'est injuste, ta carte ne vaut rien et c'est moi que tu disputes... Tu n'as qu'à la lire, toi..., bougonna-t-elle sans que son père l'entende.

Hugo fit brutalement demi-tour. Les pneus du 4x4 patinèrent sur les cailloux dans un crépitement, puis il repartit. Le soleil n'émettait plus qu'une faible lumière qui teintait le ciel d'un lavis rougeâtre. Les ombres envahissant peu à peu la forêt s'étendaient sur la route et Hugo alluma les phares.

Ils sillonnaient maintenant la route en sens inverse.

— Moi qui voulais arriver avant la nuit, c'est réussi, grommela-t-il en lançant un regard de travers à sa fille. Je reprends le contrôle de la situation.

Morgane pensa bien protester mais elle savait que cela ne ferait que déclencher un drame. Elle tendit un doigt accusateur vers les cartes et murmura :

— Ce sont les cartes, elles ont un problème...

### *Quarante kilomètres de trop*

Hugo Wagner consulta son compteur kilométrique. Celui-ci indiquait vingt-cinq kilomètres. Vingt-cinq kilomètres sur un tronçon de route épouvantable et sans aucun point de repère.

S'ils refaisaient la route en sens inverse, l'impression que lui donna pourtant le paysage le mit mal à l'aise. Plus la voiture avançait, plus la distance semblait s'être étendue depuis leur premier passage. Une autre forêt, plus sombre, plus profonde et plus inquiétante se découvrait à lui et Hugo se sentit de plus en plus nerveux.

Il freina à nouveau et s'arrêta. Morgane s'était endormie avec les cartes routières dépliées sur les genoux. Il les lui prit et les parcourut plusieurs minutes. Il cherchait en vain la route sur laquelle ils se trouvaient, refaisant le trajet avec le bout du doigt. Mais à l'endroit où elle aurait dû se trouver, là où elle *devait* se raccorder à la route venant de Titisee, il ne trouva rien. Morgane ne s'était donc pas trompée. Il se sentit soudain stupide.

« Bravo, tu t'es emporté contre ta fille, et te voilà dans la même situation. Tu lui dois des excuses », chuchota la voix de Mélanie à son oreille.

La route ne figurait en effet nulle part.

*C'est impossible... Où sommes-nous ?*

Il fouilla une dernière fois les cartes, vérifia sans grand espoir qu'il n'y en avait pas une autre, puis il redémarra.

La nuit tomba brusquement. Une brise se leva et les arbres se gonflèrent et ondoyèrent comme un pelage noir. Pour comble de malchance, un brouillard se forma et des lambeaux de brume se déchirèrent devant le véhicule à mesure que celui-ci avançait.

Hugo devait faire des efforts pour tenter d'y voir quelque chose, fouillant sur le bord de la route à la recherche d'une quelconque indication. Il s'arrêta de nouveau, relut les indications de leur logeur. Elles étaient soigneusement écrites à l'encre, dans une calligraphie comme avaient pu en avoir le grand-père et l'arrière-grand-père d'Hugo, tout en pleins et en déliés. Mais rien de cet itinéraire, pourtant fort détaillé, ne correspondait à l'endroit où ils se trouvaient. La route semblait perdue dans des limbes, dans ce grand fossé entre l'écrit et le dessin.

*J'ai sûrement laissé échapper un détail. Ou alors c'est ce satané compteur qui a une anomalie.*

Il redémarra la voiture et repartit. Tandis que les arbres de plus en plus massifs défilaient derrière la vitre, il jeta un regard sur Morgane, endormie, avant de revenir inexorablement au compteur kilométrique, qui indiquait maintenant qu'ils avaient parcouru quarante kilomètres. Quarante kilomètres sur un tronçon de route qui semblait n'exister nulle part.

### *L'apparition*

— Morgane, s'il te plaît, je vais avoir besoin de toi, tu es mieux placée que moi pour regarder sur le bas-côté...

Morgane poussa un petit grognement et étendit ses bras. Elle sentait encore en elle quelques bribes de colère contre son père.

— Tu sais où nous sommes ? demanda-t-elle d'un air sombre.

Hugo posa un œil désabusé sur la carte et pointa du doigt un endroit vague.

— Quelque part entre ces deux points, mais où ? (Un silence passa.) Je crois que nous sommes perdus, avoua-t-il avant de lui jeter un regard attristé. Je me suis emporté. Je suis désolé. Tu me pardonnes, p'tit faon ?

À ce surnom de « p'tit faon », Morgane sursauta et ne put s'empêcher de sourire, malgré sa colère.

« P'tit faon. » C'était ainsi que la surnommait maman lorsqu'elle était bébé, un des rares vestiges de leur vie à trois. Ça agissait sur elle comme un sortilège, la calmait immédiatement, et papa l'employait rarement, sauf quand il avait commis une erreur envers elle, et qu'il voulait se faire pardonner.

Elle ravala sa rancœur et un nouveau sourire, un peu amer, s'esquissa sur ses lèvres. La brouille qu'ils avaient eue venait de se dissiper. Elle se laissa alors aller à une rêverie silencieuse, le regard perdu dans l'épaisseur noire des arbres.

*Papa n'est pas un monstre, finalement.*

Les phares du 4x4 formaient deux grands faisceaux pâles et évanescents. Les tronçons de route apparaissaient au hasard, comme les pièces d'un puzzle qu'on aurait disposées sans certitude. Morgane se sentait mal, il y avait quelque chose de monstrueux dans ce paysage, dans cette manière dont les branches filandreuses et velues des sapins se prolongeaient dans les airs et frôlaient la voiture.

Son père se concentrait sur la route qui pour une fois était droite. Il ouvrit machinalement la fenêtre pour laisser entrer la fraîcheur, et aussitôt l'odeur des conifères pénétra dans l'habitacle. Morgane inspira profondément, mais fronça immédiatement les narines. Au parfum des sapins se mélangeait une autre odeur : celle d'un animal mort.

Le brouillard s'était encore épaissi et des nappes blanches et incertaines flottaient sous les arbres et sur la route. Le halo des phares éclairait à peine devant eux.

— Tu crois qu'il y a encore des loups ici ? demanda Morgane.

— Des loups..., fit Hugo en quittant la route des yeux une fraction de seconde, lorsque sa fille pointa brusquement du doigt quelque chose.

Elle cria « Attention papa, là devant ! » puis elle plaqua ses mains sur sa bouche pour étouffer un cri d'épouvante et ferma les yeux.

Hugo reporta immédiatement son regard et vit à quelques mètres d'eux une haute silhouette floue dans la brume, comme un gros animal traversant la route. Il écrasa la pédale de frein et maintint fermement le volant pour ne pas dévier de sa trajectoire et aller s'écraser contre les sapins. Il sentit un frisson de peur lui parcourir l'échine tandis que la voiture dérapait et se rapprochait inexorablement de la forme noire dans un crissement de pneus.

C'est à cet instant qu'il se demanda s'il rêvait ou non.

La masse sombre qu'il identifia comme un cerf dans la nappe brumeuse et qui se découpait dans la lumière des phares ne ressemblait pas à la silhouette connue de l'animal, mais arborait une physionomie capricieuse et aberrante en différents endroits du corps. La gueule adoptait un contour grotesque et disproportionné au niveau des mâchoires, et les andouillers tordus, comme stoppés en pleine croissance, avaient tout de branches brisées. Enfin, sous l'abdomen, une excroissance monstrueuse et flasque ballottait à chacun des pas de l'animal.

Hugo pressentit le pire, ferma une seconde les yeux et attendit le choc sourd que ferait l'animal en s'écrasant contre la voiture. Mais il n'entendit rien d'autre que le crissement des pneus sur les graviers, qui finit par s'éteindre. Son cœur battait comme une machine à coudre dans sa poitrine et, en rouvrant les yeux, Hugo constata qu'ils avaient traversé la nappe de brouillard sans rien percuter. Pourtant un bruit perçant emplissait toujours l'habitacle. C'est alors qu'il vit Morgane qui hurlait à pleins poumons.

La jeune fille commença enfin à se calmer et, reprenant son souffle, Hugo se tourna vers elle, inquiet.

— Tout va bien, ma chérie ? Tu n'as rien ?

Morgane fit *non* de la tête et défit sa ceinture qui lui comprimait la poitrine.

Fébrile, Hugo coupa le contact et descendit de la voiture. Il tenta de scruter la route mais ne vit rien. Il n'y avait que des

sapins tout autour d'eux, des sapins noirs, épais et trapus. La brume les environnait, flottait aux pieds des troncs et engloutissait la route. Ses mains tremblaient et il se fit mentalement état des événements.

Ils n'avaient rien percuté, en effet. La voiture n'avait pas la moindre éraflure ni la moindre bosse, les roues avaient juste quelque peu dévié de leur trajectoire pour finir dans l'herbe. Et c'est à peine si Hugo pouvait dire qu'ils avaient frisé un accident tellement tout cela avait été subit et irréel, comme si le cerf n'avait finalement été qu'une apparition fantomatique et terrifiante.

Sans aucun doute, s'il y avait eu le moindre animal sur cette route, à la vitesse à laquelle il roulait, et malgré le freinage, Hugo l'aurait percuté.

Il grimâça en imaginant dans quel état ils seraient alors maintenant. L'avant de la voiture aurait percuté le cerf, et, tout solide qu'il était, aurait été embouti. L'animal rebondissant sur le capot aurait fini par s'écraser contre le pare-brise, le faisant voler en éclats, projetant dans l'habitacle des milliers d'esquilles de verre tranchantes comme des lames de rasoir qui se seraient fichées dans leur peau.

*Le cerf a dû bondir et disparaître dans les bois*, pensa-t-il machinalement. Pourtant quelque chose ne collait pas, et Hugo ne parvint pas à dire quoi, si bien qu'il se demanda finalement s'il n'avait pas eu une hallucination. *Tu as sûrement vu une forme animale, oui, mais le cerf, tu l'as imaginé.* Les mains sur les hanches, prenant de grandes inspirations et bombant le torse, il s'apprêtait à rire un bon coup pour exorciser sa peur et se persuader qu'il avait rêvé pour de bon, lorsque Morgane, paniquée, sortit à son tour de la voiture.

— Oh mon dieu papa tu as vu le cerf, tu as vu le cerf... ? fit-elle d'une voix blanche.

Hugo sursauta et regarda sa fille avec inquiétude. Elle hale-tait, l'horreur se lisait sur son visage décomposé et ses grands yeux bleus roulaient dans leurs orbites, comme fous.

— Chérie, il n'y avait pas de cerf, nous...

Mais elle ne l'écoutait pas.

— On aurait dit qu'il avait eu un accident, tu as vu l'état dans lequel il était ? continua-t-elle.

Hugo sentit une peur indicible l'envahir. L'état nerveux de sa fille l'effraya et, si elle ne se calmait pas, il se demanda ce qu'il ferait.

— Chaton, dis-moi ce que tu as vu exactement.

Pour la rassurer, il la prit dans ses bras et elle se blottit contre son épaule.

— Je... Je... Un cerf, il était blessé...

— Écoute, Morgane, il est tout simplement impossible que nous ayons vu un cerf. N'importe quel animal, quel que soit son état, qui se serait retrouvé devant la voiture, serait mort à l'heure qu'il est. Nous l'aurions renversé, et peut-être serions-nous morts nous aussi.

— Mais tu l'as vu toi aussi, papa, tu l'as vu ?

Elle le dévisagea, au bord des larmes.

— Oui, je l'ai vu, Morgane, je l'ai vu, répondit-il avec effort.

Mais nous avons rêvé, nous avons *cru* voir quelque chose.

Il cherchait à masquer son trouble à sa fille, car la peur l'envahissait de plus en plus. Mais Morgane ne voulait rien entendre.

— Il est peut-être tombé dans le fossé, tu as regardé, papa ?

— Chérie, tu es sous le choc, tu as eu peur. Tu devrais aller t'asseoir.

— Mais, papa..., protesta-t-elle.

— File !

Hugo s'apprêta à faire de même lorsque le vent se leva et rabattit dans l'air des relents fétides. Une odeur fauve et suffocante d'animal sauvage le prit alors à la gorge. *L'animal, il est tout prêt, il rôde par ici*, se dit-il, affolé. Il releva la tête, et se sentit blêmir en voyant Morgane qui écartait les branches et fouillait parmi les fourrés. *Et si l'animal chargeait ?* paniqua-t-il.

— Morgane, sors d'ici tout de suite, reviens à la voiture, c'est dangereux, cria-t-il.

— Mais, papa...

Morgane tournait en rond et tirait sur ses longs cheveux noirs. Hugo scruta les sapins. Malgré la lumière des phares, il ne voyait rien d'autre qu'une masse noire et touffue et dut se résoudre à aller chercher une lampe de poche dans la boîte à gants.

— Va voir, papa, s'il te plaît, implora-t-elle en serrant ses bras autour de son ventre et en continuant de tourner en rond.

— D'accord, mais tu remontes dans la voiture, tu fermes les portes et tu m'attends. Si l'animal est encore là, il peut y avoir du danger.

Morgane fit *oui* de la tête et remonta dans l'auto. Hugo avança sur le bas-côté, sauta le fossé et atterrit dans une nappe de brume. Écartant les branches pour se frayer un chemin, il avança de quelques mètres et fut happé par l'épaisseur des bois.

Le brouillard ne désépaississait pas et formait des volutes bleutées au sol qui s'accrochaient au bas de son pantalon. Torche allumée et cherchant à tâtons, Hugo, tous les sens en éveil, avança prudemment dans les broussailles. Les branches des sapins, hérissées d'épines, le frôlaient, et il frissonna à ce contact. En vérité, ce cerf énorme lui avait fichu une frousse bleue. Sa force, sa bestialité, c'était ce qui l'effrayait le plus. Cependant, pour ne pas décevoir Morgane, et pour se donner bonne conscience, il fit semblant de chercher. Il avança dans les taillis et les ronces, se cognant aux moignons des branches brisées. Les épines de pins et les ronces réagissaient et crépitaient au moindre de ses mouvements. Le vent soufflait dans les arbres et les faisait bruire en différentes voix, allant du hurlement aigu à un timbre grave et semblable à un râle. Hugo fit du bruit, agita sa lampe. Enfin, convaincu d'avoir fait ce qu'il fallait, il rebroussa chemin. Il sauta le fossé puis revint à la voiture où Morgane l'attendait en trépignant sur son siège.

— Je suis désolé chaton, nous avons peut-être mal vu, mais je n'ai rien trouvé, fit-il avec un air désespéré.

— C'est impossible, papa, il était vraiment mal en point, il a dû tomber. Le cerf doit être quelque part.

— Écoute, chaton, dit-il en se forçant à être le plus calme possible, *ton* cerf a dû fuir. Il fait nuit noire, nous sommes perdus, et ce n'est absolument pas le moment de rechercher cette bête.

— Ce n'est pas *mon* cerf, papa, clama-t-elle avec colère, avant de fondre en larmes.

Désespéré, il la serra dans ses bras et la réconforta.

Lorsqu'elle fut enfin plus calme, il la souleva et la remit sur son siège comme il le faisait quand elle était petite.

— Allons, p'tit faon, ne pensons plus à cela. Nous allons retrouver notre chemin, et fini les animaux écrasés, je te le promets.

Hugo remonta dans la voiture, et ils repartirent. Morgane lui glissa finalement un regard fatigué mais compréhensif et un sourire léger se dessina sur ses lèvres.

*Pour découvrir la suite du Songe d'Adam et commander le roman, [suivez le guide](#).*